

François Tournier : un hommage¹

PIER-ALEXANDRE TARDIF, *Université Laval*, JEFFREY ELAWANI, *Université Laval*, NICOLAS FILLION, *Simon Fraser University*

Le professeur François Tournier (1949-2016) est décédé le vingt-deux octobre dernier. Son deuil a été porté par sa fille aînée et un grand ami qui en était devenu un auditeur fidèle. Tous les deux maintiennent avec nous que le bénéfice apporté par son enseignement à plusieurs cohortes d'étudiants exige de prendre les moyens de publier sa pensée riche et rigoureuse. Nous espérons que ce court hommage à sa mémoire puisse être un humble premier pas en ce sens.

François Tournier était le fils de madame Aline Martineau et de feu monsieur René Tournier, auteur de la chanson « Mon Saint-Laurent si grand si grand », interprétée par Lucille Dumont en 1957. Après une jeunesse « éclectique », il a décidé d'adopter définitivement la philosophie comme mode de vie. Il s'était trouvé, tôt, un goût pour la moto et avait embrassé la musique, à laquelle il était très sensible et dont il appréciait l'élégance mathématique. Parmi les compositeurs classiques, Bach avait le premier sa faveur. Il jouait d'ailleurs du violon et a communiqué sa passion pour cet instrument à sa fille aînée. M. Tournier a été en plus un enthousiaste de musique rock. Au milieu de la vingtaine, il s'est lié d'amitié avec Plume Latraverse. Tous les deux ont formé ensemble le groupe *La Sainte Trinité*. M. Tournier a composé l'arrangement pour la guitare des pistes *Chez Dieu*, *Conjugaison* et *Si Un Jour Je Reviens Sur Terre* de l'album *Triniterre*². Cette diversité de goûts est reflétée assez fidèlement dans la diversité d'occupations qu'il a tenues avant le professorat. Il a été restaurateur durant ses études à Montréal. Par contraste avec son humilité philosophique, il était très fier d'évoquer ses talents de cuisinier. Il a été propriétaire d'une ferme durant ses études doctorales à Trois-Rivières. Un voisin agriculteur l'avait alors initié aux tâches d'entretien d'une ferme en échange de travaux de corvée. M. Tournier a entretenu par ailleurs ce désir d'autonomie jusqu'à construire lui-même les meubles de sa

fermette de Saint-Luc-de-Vincennes au moyen de chevilles de bois. Parmi ses autres originalités, il a travaillé comme croque-mort et chauffeur de camion-remorques chez Coca-cola, dont il consommait exclusivement les boissons. Ces différents métiers ne sont pas pour étonner lorsque l'on se rappelle la figure étrangère qu'il était dans l'université et son respect pour le savoir pratique.

Préalablement à ses études en philosophie, M. Tournier a été étudiant au cours classique, au Collège Jean-de-Brébeuf de Montréal tenu par les jésuites. Il avait relevé l'importante influence de certains de ses professeurs à Jean-de-Brébeuf en disant qu'ils lui avaient donné le sens de *l'ouverture intellectuelle*. Lors de ses études auprès des jésuites, il s'est distingué parmi ses camarades : régulièrement premier de classe, le jeune François a gagné plusieurs concours de talents qui lui avaient valu de faire la manchette dans les journaux locaux. Titulaire d'un baccalauréat (1974) et d'une maîtrise en philosophie (1977) de l'Université du Québec à Montréal, M. Tournier s'est ensuite rendu à Trois-Rivières pour obtenir son doctorat (1984) sous la direction de Robert Nadeau et de Claude Savary. Entre temps, il avait fait des études aux cycles supérieurs de l'Université de Californie à Berkeley. Constant dans son humilité, il avait décidé de passer la première année à se mettre à niveau plutôt que d'assister d'emblée aux séminaires. Le choix de quitter l'UQAM et de faire son doctorat à l'Université de Trois-Rivières était motivé par une anecdote qu'il aimait raconter lors des rassemblements « populaires » dont la pause cigarette de ses cours était l'occasion. La motivation pour passer de la première institution à la seconde lui était donc venue pendant la récitation par un professeur de passages intégraux de la *Critique de la raison pure* dans l'allemand original. L'attention minutieuse de son voisin de pupitre pour retranscrire des paroles en allemand, alors qu'il avouait ne pas les comprendre, aurait justifié sa décision de partir pour une nouvelle université. Durant les quelques années où il a été particulièrement prolifique sur le plan académique, M. Tournier a eu l'occasion d'être invité à titre de conférencier dans plusieurs congrès en Europe et aux États-Unis. Il a enseigné à l'Université de Trois-Rivières ainsi qu'à l'UQAM, avant d'être engagé comme professeur adjoint à l'Université Laval en 1986, puis comme professeur titulaire en 1991. Durant ces

premières années, il a été directeur de la revue du GRIESH (le *Groupe de recherches interdisciplinaires en épistémologie des sciences humaines*) et il y a publié plusieurs textes de métaépistémologie, dont un article sur la méthodologie scientifique définie par le néo-positivisme³, un article sur le scepticisme de Hume et le statut de l'explication causale chez ce dernier⁴, ainsi qu'un article sur la falsifiabilité chez Duhem et Popper⁵. Il a été un chercheur enthousiaste et un enseignant dédié faisant preuve constante d'une intégrité exemplaire. Autant son rire truculent pouvait être communicatif, autant provoquait-il parfois l'indignation. Il n'était pas rare que Tournier déconcerte et éperonne au point de fâcher. Dans le contexte intellectuel de l'Université Laval, Tournier aimait, par exemple, rappeler que l'influence quasi-exclusive des penseurs allemands sur l'esprit français était immotivée. Il disait souvent que les Allemands, après avoir occupé les rues de Paris, occupent aujourd'hui les bibliothèques françaises. De même, il présentait le réveil kantien du sommeil dogmatique comme une marche somnambule vers un nouveau lit douillet.

M. Tournier se disait ultra-rationaliste. En blague, il aimait raconter une consultation psychologique lors de laquelle le clinicien avait provoqué son incompréhension en insistant sur l'influence des émotions que, lui, n'avait jamais eues. Il était prompt, d'ailleurs, à assimiler à une réaction émotive le recours à l'intuition en philosophie pour justifier la crédibilité d'une opinion. Le désir d'accommoder l'intuition du sens commun, comme la certitude que donne la vision de la chose elle-même⁶, lui apparaissaient également déraisonnables. Son approche philosophique était logiquement méticuleuse et profonde. Il serait opportun d'évoquer en exemple un article de jeunesse dans lequel, après une longue et fine analyse du concept d'« *explication* » de Carnap, M. Tournier montrait que celui-ci introduisait une certaine confusion lorsqu'il continuait à utiliser le terme « *explication* » aussi bien pour parler d'explications que de définitions⁷. La prise de conscience de cette confusion chez Carnap l'avait finalement mené à critiquer le raisonnement de Quine à propos de la distinction analytique-synthétique dans son célèbre article *Two Dogmas of Empiricism*. Pour M. Tournier, la faiblesse du raisonnement de Quine résidait dans la confusion du rapport d'un

terme clarifié à sa clarification avec le rapport du terme défini à sa définition : lors d'une explicitation, la signification du terme clarifié est similaire, mais distincte (non synonyme) de l'ensemble de termes visant à le clarifier, alors que dans le cas d'une définition, le terme défini et l'ensemble de termes visant à le définir sont synonymes (ils ont la même signification).

Méthode et métaépistémologie : une esquisse

Par métonymie, professeur Tournier appelait parfois simplement « logique » sa méthode. La distinction privilégiée y était celle des différents niveaux de langage : le monde dont on parle (L_0), un langage qui parle du monde (L_1), un langage qui parle de ce langage sur le monde (L_2) et un langage qui porte sur L_2 , à savoir L_3 (la métaépistémologie). Cette distinction entre langage-objet et métalangage constitue une généralisation de la distinction classique entre usage (« Paris est une ville de France ») et mention (« “Paris” est un mot de cinq lettres »). Le niveau zéro L_0 est constitué par l'ensemble des phénomènes, qu'ils soient physiques, sociaux ou psychiques. Un exemple de proposition de premier niveau (L_1) est une loi physique comme celle de Snell-Descartes, selon laquelle la réfraction d'un rayon de lumière est déterminée en fonction de l'angle d'incidence et de constantes caractérisant les milieux. Un exemple de proposition de second niveau est un théorème qui affirme que la géométrie dont se sert la loi de Snell-Descartes est cohérente. Finalement, une proposition de niveau métaépistémologique pose, par exemple, que la cohérence n'est pas une condition suffisante pour déterminer le statut épistémologique d'un ensemble d'énoncés (c'est-à-dire, en l'occurrence, s'ils constituent une théorie géométrique). À la différence des logiciens polonais ou de Hilbert, auxquels remonte le traitement formel et rigoureux de ces niveaux « métalinguistiques », M. Tournier ne se préoccupait pas spécifiquement d'élaborer un calcul ou une syntaxe débarrassée des contradictions qui minent l'expression des règles de ce calcul. Il utilisait plutôt cet outil comme pour entretenir ce que l'on pourrait appeler une forme d'hygiène philosophique, qui répondait à un désir de clarté et de cohérence du discours.

De plus, pour M. Tournier, l'usage de ces niveaux de langage était assujéti à un standard de validité plutôt qu'à un standard de vérité. Par exemple, chez Tarski, l'utilisation de différents niveaux de langage vient de pair avec une théorie (sémantique) de la vérité, qui permet d'assigner une valeur de vérité non plus seulement au langage L_1 (la science), mais également au langage portant sur la science (L_2 , l'épistémologie ou, plus précisément, les théories épistémologiques exprimables dans des langages d'ordre N). Contrairement à Tarski, M. Tournier ne cherchait pas une solution au paradoxe du menteur et n'adjoignait aucune théorie de la vérité spécifique à sa distinction entre différents niveaux de langage. La priorité accordée à la validité plutôt qu'à la vérité dans la méthode de M. Tournier repose sur une seconde distinction classique, mais tout aussi importante, à savoir celle entre forme (logique) et contenu (de signification). La forme logique correspond à la structure (l'organisation) des énoncés entre eux, tandis que le contenu de signification correspond (par exemple pour les partisans de la théorie vérificationniste de la signification) à ce qui permet d'assigner une valeur de vérité aux énoncés. Par définition, l'objet de la logique contemporaine est de caractériser le concept d'inférence valide. Le professeur Tournier prenait cette vocation à la lettre : le rôle du logicien n'est pas de déterminer la valeur de vérité (vrai ou faux) des énoncés, mais de déterminer si la forme logique des énoncés est respectée, c'est-à-dire si un ensemble d'énoncés donné constitue une inférence valide. C'est en ce sens qu'il pouvait qualifier sa méthode de « logique ».

Le souci de M. Tournier était donc appliqué à des discours situés spatio-temporellement et pas seulement à des langages artificiels, tels que la logique ou les mathématiques. Le témoignage qu'apportaient à ce souci ses critiques du classement bibliothécaire, sa volonté de doter ses étudiants d'un outil opérationnel permettant d'identifier et de classer les très nombreuses publications épistémologiques, et son travail acharné visant à scruter assidument la littérature de tel sujet, ce témoignage convainquait de l'importance méthodologique à ses yeux de lire les philosophes et les scientifiques eux-mêmes plutôt que les sources secondaires. À cet égard, on pourrait dire que sa méthode était descriptive en au moins deux sens.

Premièrement, au sens carnapien de description⁸, il parlait d'occurrences réelles, de publications historiques spatio-temporellement localisables, dont il analysait les énoncés, leurs présupposés et les règles de langage qui permettent d'en tirer logiquement des conséquences. À la manière d'un historien, M. Tournier apportait ainsi un soin méticuleux à parcourir l'ensemble des écrits pertinents à une problématique donnée. Sur la base de cette assise empirique et à l'aide des outils de la logique symbolique, il reconstituait la structure logique des raisonnements en jeu en s'assurant de leur validité logique et de la cohérence des énoncés entre eux. Cette position théorique le faisait traiter rationnellement des textes philosophiques sans introduire la raison dans le développement réel des idées. À titre d'exemple, M. Tournier avait publié une monographie sur l'empirisme dans laquelle il retraçait les arguments exemplaires qui ont contribué au développement de la philosophie empiriste, du 17^e siècle jusqu'à l'empirisme logique⁹. Il critiquait par ailleurs la thèse selon laquelle le holisme de Quine se trouverait déjà chez Duhem, une thèse qui semblait justifier l'appellation anachronique, largement utilisée dans la littérature, de la « thèse Duhem-Quine ». En faisant appel à la distinction entre niveaux de langage, M. Tournier avait montré que Duhem n'aurait pas consenti à l'hypothèse empirique quinienne (de niveau épistémologique) selon laquelle « il est toujours possible de sauver une hypothèse isolée de la réfutation par les faits en modifiant de façon appropriée d'autres parties de la théorie dont elle est un élément constitutif¹⁰ ». Bien que ce désaccord au niveau épistémologique soit passé inaperçu dans la littérature, il découle directement des conceptions métaépistémologiques des auteurs, qui les amènent à assigner à l'épistémologie des rôles distincts. Si Quine s'inscrit dans une perspective métaépistémologique qui identifie la méthodologie et la logique, Duhem fait reposer, en dernière instance, l'épistémologie sur certaines conventions *et* sur un comportement éthique de chercheur. En ce sens, même si ce dernier concède qu'il n'est pas possible de réfuter une hypothèse par un procédé purement logique, il n'accepte pas l'hypothèse de Quine selon laquelle il est toujours possible de sauver une hypothèse de la réfutation par les

faits : en dernière instance, Duhem fait appelle à des considérations extra-logiques et soutient que le bon sens ou la sagacité du physicien lui permettront de tenir pour fausse une hypothèse¹¹.

De même, le professeur Tournier avait élaboré un appareil conceptuel métaépistémologique principalement inspiré de deux concepts : le concept de paradigme kuhnien et celui de programme de recherche, emprunté à Lakatos. Dans le cadre de cet appareil conceptuel, qu'il avait pris soin de raffiner dans une publication portant sur la métaépistémologie de Larry Laudan¹², un paradigme était défini comme un accomplissement i) qui a suscité l'admiration des pairs qui tentent de l'imiter et ii) qui débouche sur une manière exemplaire et générale de solutionner certains problèmes. Un programme de recherche est quant à lui constitué d'un noyau dur (un ensemble de suppositions que l'on évite de remettre en question) et d'une ceinture protectrice (un ensemble d'hypothèses auxiliaires modifiables qui protègent le noyau dur)¹³. M. Tournier concevait ce programme selon un modèle cybernétique : un ensemble d'énoncés organisés logiquement qui s'interdéfinissent et qui sont régis par un principe fondamental, à savoir le principe de non-contradiction. Selon cette conception, l'introduction (*input*) de nouveaux énoncés dans le système d'énoncés peut (*feedback*) tout aussi bien consolider une partie du système (en ajoutant de nouvelles connaissances), que l'amener à se modifier jusqu'à pouvoir le rendre non-viable (en présence de contradictions). Dans ces conditions, la tâche métaépistémologique première à accomplir reste très près du travail méticuleux et empirique de l'historien : faire la recension des occurrences singulières et spatio-temporellement localisables, en l'occurrence des énoncés épistémologiques, constituant l'information (*input*) à intégrer dans le modèle. L'objectif de cette tâche est de rendre clair le cadre théorico-historique qui détermine la problématique dans laquelle s'inscrit le programme de recherche. Les suppositions fondamentales (noyau dur) sont censées fournir une explication de principe à cette problématique. Au moyen de cet appareil conceptuel, M. Tournier avait reconstruit la problématique de *Der logische Aufbau der Welt* de Carnap, en tentant d'identifier la contradiction vers laquelle devait mener la reprise, par Carnap, de

la solution exemplaire russellienne de l'analyse logique combinée à un point de départ phénoménologique. Au-delà des démonstrations « logiquement implacables », cette recherche, présentée dans le cadre du cours sur le Cercle de Vienne, avait marqué les étudiants lavallois par l'aspect inconnu de la philosophie qui s'y présentait : une entreprise philosophique portée par une communauté de recherche soucieuse de s'instruire des réussites scientifiques.

Deuxièmement, l'approche de M. Tournier était le plus souvent descriptive puisqu'il ne proposait pas de stipulation *a priori* selon laquelle on eût pu rejeter un texte épistémologique. Au niveau épistémologique, à un niveau de langage inférieur donc, le professeur Tournier avait critiqué les stipulations qui mènent à l'exclusion des sciences sociales ou à l'exclusion d'autres disciplines, dont la métaphysique et l'histoire¹⁴. Il s'était intéressé au cas du néo-positivisme, dont l'entreprise théorique visait à expliciter de façon claire et précise le concept de « science ». Les néo-positivistes rejetaient explicitement la validité des jugements synthétiques *a priori* qui caractérisent la philosophie spéculative traditionnelle (la métaphysique). Leur philosophie scientifique était donc censée s'en démarquer en faisant uniquement usage d'énoncés analytiques *a priori* portant sur le langage et visant à définir (par convention) la signification des concepts. Or, M. Tournier faisait remarquer qu'à cette pratique définitionnelle vient subrepticement s'ajouter une pratique normative, puisque les définitions conventionnelles doivent ensuite avoir force de loi et permettent de réglementer l'usage de ces concepts. Les énoncés synthétiques *a priori* étant exclus par principe, la pratique normative doit également être formulée uniquement à l'aide d'énoncés analytiques *a priori*. La difficulté est que cette pratique normative introduit une contradiction dans le projet des néo-positivistes. Alors que leur objectif explicite est de n'utiliser que des énoncés analytiques *a priori*, leur pratique normative suppose l'existence d'au moins une proposition empirique (synthétique), à savoir que « si un discours est logiquement fondé alors il est susceptible d'être vrai et s'il ne l'est pas alors il n'est pas susceptible d'être vrai (ou faux)¹⁵ ». En effet, pour se conformer à l'usage courant du mot science, le néo-positivisme tient compte, dans sa définition

du terme « explication scientifique », de la vérité des propositions scientifiques. Par simple convention, la vérité des énoncés (et donc leur capacité à véhiculer de l'information authentique sur le monde) est considérée comme l'une des clauses de leur définition, à côté d'autres conditions purement formelles et conventionnelles ; par exemple, que la proposition expliquée (*explanandum*) dans une explication doit être une conséquence logique des propositions qui expliquent (*explanans*). Or, contrairement aux énoncés analytiques *a priori*, dont la vérité ne dépend que du langage et des règles qui le régissent, la vérité d'une proposition empirique (synthétique) est fonction de son rapport aux faits, c'est-à-dire qu'elle doit pouvoir être contredite ou confirmée par l'expérimentation. Or, la métaphysique est conçue comme une pseudo-science et à ce titre, elle ne peut véhiculer de l'information authentique sur le monde. Un auteur néo-positiviste ne saurait toutefois affirmer que la métaphysique est vraie ou fausse, car cette affirmation empirique (synthétique) contreviendrait à l'exigence d'analyticité de sa pratique. Comme le précisait M. Tournier :

On dira plutôt que le discours de la métaphysique est formulé comme une phrase grammaticalement mal construite dont on est incapable de saisir la signification. Le discours métaphysique n'est pas faux mais bien sans signification. Or, un discours sans signification ne peut recevoir de valeur de vérité. Avant de pouvoir déterminer la vérité ou la fausseté d'un énoncé, il faut en comprendre la signification. En faisant intervenir la question de la signification, une relation de *présupposition* est établie de façon purement *a priori* entre un discours logiquement fondé et un discours vrai. Seuls les systèmes d'énoncés logiquement bien construits peuvent recevoir une signification empirique et, en conséquence, sont susceptibles d'être vrais. [...] Sur cette base on peut affirmer que le discours métaphysique n'est pas et ne pourra jamais devenir une science empirique *actuelle* – il ne contient donc pas d'information authentique sur le monde¹⁶.

La difficulté est que l'implication selon laquelle « si un discours est logiquement fondé alors il est susceptible d'être vrai (ou faux) » véhicule en fait de l'information empirique : elle nous apprend que la

métaphysique ne peut ni être vraie, ni être fausse ; il s'agit donc d'un énoncé du type que le néo-positivisme jugeait invalide, à savoir un énoncé synthétique *a priori*. C'est donc uniquement en contrevenant à l'exigence d'analyticité que le néo-positivisme pouvait tracer une démarcation normative entre « science » et « pseudo-science » et affirmer que la métaphysique se range dans la seconde catégorie.

Du point de vue métaépistémologique, M. Tournier ne cherchait donc pas à réglementer l'usage des termes au moyen de stipulations terminologiques à partir d'une définition analytique *a priori* bien convenue et logiquement valide du terme « épistémologie ». Au contraire, il était parvenu à sa définition de l'« épistémologie » en identifiant les traits récurrents et caractéristiques de la littérature épistémologique. Le professeur Tournier confiait avoir confronté ses critères opérationnels permettant l'identification d'un texte épistémologique à plusieurs centaines d'écrits philosophiques. Il admettait cependant que sa définition n'aurait pas fait l'unanimité parmi les philosophes des sciences, ne serait-ce que dans la mesure où elle menait à proposer une conception de l'épistémologie qui entraînait en contradiction avec la façon dont certains épistémologues concevaient – à tort, selon lui – leur propre pratique. À cet égard, il est essentiel de savoir que son approche métaépistémologique se distinguait par l'attention toute particulière qu'elle accordait aux significations implicites qui se trouvent dans les textes étudiés. Il importe toutefois de préciser que ces significations n'étaient pas le résultat d'une interprétation herméneutique ou exégétique des ouvrages épistémologiques. Lorsque M. Tournier s'intéressait aux solutions proposées afin de résoudre un problème donné (et la philosophie constituait précisément à ses yeux une façon de résoudre des problèmes), il tâchait de le faire à la façon d'une reconstruction rationnelle, c'est-à-dire en reconstituant sous forme déductive (à l'aide des outils de la logique symbolique) la structure logique de l'ensemble des énoncés appartenant à une problématique donnée. Or, pour ce faire, M. Tournier tenait pour absolument indispensable la distinction entre ce qu'un auteur *dit* (ce qu'un auteur pense, ce qu'il croit) et ce qu'un auteur *fait* (sa pratique réelle, telle qu'elle se manifeste par l'ensemble de ses énoncés et des relations logiques qu'ils entretiennent

entre eux *indépendamment de la volonté de l'auteur*). Contrairement aux *intentions* d'un auteur (ses attitudes propositionnelles), qui resteront vraisemblablement à jamais insondables, la *pratique* d'un auteur (ce qu'il fait) peut faire l'objet d'une *description objective* grâce à des critères opérationnels (principalement des lois logiques, dont le principe de non-contradiction, que M. Tournier considérait comme la *conditio sine qua non* de toute entreprise rationnelle). De cette façon, il est donc possible de faire ressortir les implications logiques inhérentes à l'usage qu'un auteur fait de certains concepts afin de déterminer ce qui constitue, pour lui, l'*épistémologie*. Or, M. Tournier prenait plaisir à trouver des exemples d'épistémologues dont la conception épistémologique (ce qu'ils croyaient faire) entrait en contradiction avec leur pratique épistémologique effective. Par exemple, M. Tournier avait notamment relevé que l'épistémologie est un champ de recherche en philosophie contemporaine qui s'intéresse à « la science ». À cet égard, il avait évoqué le cas d'Althusser, qui soutenait qu'il n'y a rien de telle que « la science » et qui insistait pour que l'on parle plutôt « des sciences » (au pluriel) ; or, lorsque dans un ouvrage unique consacré aux sciences¹⁷ il est amené à distinguer entre la science biologique et la science physique, force est de constater qu'Althusser continue à utiliser le terme « science ». Si, comme il le soutenait, il n'y avait vraiment rien de commun aux deux sciences, cela impliquerait qu'à chacune des deux occurrences le terme « science » soit employé uniquement à titre de synonyme du terme qui l'accompagne, de telle sorte que ce qu'Althusser dirait constituerait une simple trivialité : physique physique, ou biologie biologie. Clairement, son *usage* du terme « science » lors de ces occurrences *implique logiquement*, contrairement à ce qu'il *dit* par ailleurs, qu'il y a quelque chose de commun aux deux disciplines et qu'il y a une telle chose que « la science ».

Comme l'a montré M. Tournier dans sa thèse de doctorat¹⁸, l'un des avantages incontestables d'une analyse métaépistémologique est qu'elle offre un éclairage nouveau à des désaccords en apparence irrésolubles. Dans cette thèse qui porte sur la question philosophique de la détermination sociale de la science (DSS), c'est-à-dire la question de l'importance des facteurs sociaux dans la représentation du monde

par la science, M. Tournier avait précisé qu'une telle question peut se poser à au moins trois niveaux d'analyse¹⁹. Au niveau *scientifique*, le chercheur doit construire une *explication* satisfaisante du *phénomène* de la DSS grâce à une analyse historico-sociologique. Au niveau *épistémologique*, l'épistémologue doit élaborer une *explicitation* acceptable de la signification du *concept* de la DSS au moyen d'une analyse conceptuelle et déterminer si les explicitations et les explications en question sont épistémologiquement satisfaisantes et acceptables en fonction de critères épistémologiques (par exemple, des règles ou des normes concernant la validité) qu'il a choisis rationnellement. Finalement, au niveau *métaépistémologique*, les explicitations et les explications sont mises en relation avec les critères épistémologiques en question. Ces critères épistémologiques (des concepts comme la « satisfaction », la « validité » ou l'« acceptabilité ») apparaissent désormais être relatifs à des conceptions métaépistémologiques distinctes : pour une conception métaépistémologique donnée, une explicitation sera acceptable alors qu'elle ne le sera pas pour une conception différente. Autrement dit, au niveau métaépistémologique, le problème de la DSS constitue un débat qui fait intervenir des perspectives épistémologiques (des écoles de pensée) distinctes les unes des autres : « ces épistémologues ne s'opposent pas simplement sur l'« acceptabilité » des résultats de leurs recherches, mais également sur les « critères » mêmes devant servir à les évaluer²⁰ ». Considérons, par exemple, une philosophie de la science qui cherche à donner une définition de la méthodologie scientifique et qui, d'une part, la justifie à l'aide des règles du raisonnement logique classique, de l'autre, encourage certains comportements que le chercheur devrait adopter dans sa pratique. Une telle philosophie fait appel à la distinction entre une norme et un fait et doit inexorablement trouver que les entreprises socio-historiques comme celle de Kuhn confondent les statuts normatif et descriptif d'un discours. Si, au surplus, cette philosophie normative des sciences adopte un modèle de l'explication scientifique inspiré des explications causales physiques, il est fort probable qu'elle ne se satisfasse pas de la description de la détermination de la science par la société que propose une épistémologie d'allégeance historique.

De la même manière, une telle épistémologie, dont l'objectif est de proposer une représentation historique de la science, soulignerait que le concept de « science idéale », promu par une philosophie des sciences normative, n'est réalisé nulle part et que les justifications logiques décrivent des conventions opportunes sans corrélat réel. Au lieu de s'en tenir au caractère à première vue irrésoluble de tels débats, le niveau d'analyse métaépistémologique permet de considérer les différentes entreprises en philosophie des sciences comme autant de perspectives complémentaires sur un même objet d'étude. Cette façon de tourner une contradiction apparente en complémentarité était particulièrement méritoire du point de vue de M. Tournier sur l'enseignement. En effet, comme il le disait, si la complémentarité de points de vue est bonne, la simple présentation de points de vue contradictoires équivaut à de la désinformation : d'une contradiction, on tire ce que l'on veut²¹, selon le principe logique célèbre !

M. Tournier a aussi contribué directement à l'étude de la science. En philosophie de la physique, il s'est intéressé à la dispute entre Einstein et Bohr en insistant que l'objet du débat n'était ni la causalité, ni le statut ontologique des ondes-particules, mais bien plutôt les conséquences épistémologiques de la loi fondamentale de la mécanique quantique : le principe d'indétermination. Dans le cadre de ce débat, il a également été amené à s'interroger sur le rapport qu'entretiennent la logique et la physique quantique. Son questionnement concernait la crédibilité de la thèse selon laquelle le paradoxe EPR²² (formulé par Einstein, Podolsky et Rosen en 1935) avait été réfuté par les expériences d'Alain Aspect en 1980. L'expérimentation réalisée par Aspect est traditionnellement interprétée comme une démonstration logiquement valide dont la conclusion est que la mécanique quantique constitue un système complet et qu'en conséquence, et contrairement à ce que supposaient Einstein et ses collègues, il n'y a pas de variables cachées dont la mécanique quantique serait incapable de rendre compte. Du point de vue épistémologique, le problème auquel s'attardait M. Tournier était donc de déterminer si les scientifiques sont justifiés de croire qu'une expérimentation scientifique comme celle d'Alain Aspect permet de démontrer hors de tout doute qu'une expérience de

pensée (*Gedankenexperiment*) comme celle du paradoxe EPR est réfutée. En philosophie de la psychologie, M. Tournier a essayé de réhabiliter une conception scientifique de l'interprétation des rêves de Freud en opposition à l'interprétation de sa théorie par les auteurs continentaux et les philosophes analytiques de la science. Pour ce faire, M. Tournier avait procédé à une lecture critique des travaux sur l'hystérie rédigés par Freud à la suite de sa formation à La Salpêtrière (1885) avec Jean-Martin Charcot. À l'époque de Freud, la conception largement acceptée de la science impliquait que les rêves pouvaient être étudiés en tant que phénomènes, mais qu'à ce titre ils n'avaient pas de signification. En reconstituant les arguments avancés par Freud pour soutenir qu'il est possible d'expliquer scientifiquement des phénomènes sans les rapporter nécessairement au corps (la thèse de Freud étant que l'hystérie se rapporte non pas à une lésion physique et neurologiquement localisable dans le cerveau, mais bien plutôt à une lésion psychique), M. Tournier avait montré comment Freud a suggéré un nouveau concept de « science », à l'aide duquel il lui était possible d'étudier scientifiquement les rêves en tenant compte de leur signification.

Il appert que la contribution de M. Tournier se mesure aussi bien à l'aune de l'originalité et de la rigueur de son approche métaépistémologique que des résultats de ses travaux en philosophie des sciences. Cependant, à la lumière des circonstances intellectuelles présentes, sa contribution prend également toute son importance en termes d'attitude philosophique. De nos jours, une méfiance accable le témoignage des experts. Cette méfiance s'étend tout naturellement à la science et tend à miner sa crédibilité. Or, depuis la séparation académique entre la science et la philosophie, beaucoup de philosophes se sont confirmés dans l'opinion que leur savoir est un concurrent sérieux du savoir des scientifiques, se confinant également dans une ignorance totale des résultats par rapport auxquels ils définissent leur méthode. Plutôt, le devoir philosophique paraît être d'entreprendre une analyse de la crédibilité de l'opinion experte grâce à une évaluation renseignée et rationnelle des propositions de la science. Alors, et alors seulement, il sera justifié de croire à la crédibilité des résultats des recherches scientifiques. M. Tournier a

donné cette motivation à la philosophie. Le ton sérieux et la clarté irréprochable de ses écrits, de même que l'honnêteté et la charité intellectuelle dont il faisait preuve tant à l'égard des philosophes que des scientifiques auxquels il s'intéressait témoigne d'un sens du devoir intellectuel inestimable. Par le biais de son enseignement oral et écrit, il a indiqué le sens de l'entreprise intellectuelle à laquelle se sont ensuite dédiés nombre de ses étudiants. Nous lui sommes reconnaissants du cadeau d'une méthode et de l'enseignement incomparable qu'il a offert. D'autant plus que le tout était présenté sous le charme d'un humour aussi fascinant que cinglant. D'ailleurs, même si M. Tournier se plaisait souvent à questionner l'affirmation selon laquelle Hume avait éveillé Kant de son sommeil dogmatique, en faisant remarquer que cette affirmation présuppose que l'éveil de Kant ait bel et bien eut lieu, il ne fait aucun doute qu'il en avait lui-même éveillé plus d'un. Et s'il est questionnable que la conscience ait jamais pris conscience d'elle-même à travers l'histoire, pour utiliser une allusion à Hegel qui ne cessait de l'amuser, la grandeur et l'originalité philosophique de François Tournier resteront à jamais marquées dans les innombrables prises de conscience qui ont eu lieu grâce à son enseignement.

-
1. Nous tenons à remercier Alexandra Tournier pour son aide précieuse lors de la préparation du présent hommage.
 2. La Sainte Trinité, *Triniterre*, Studio Mix, Montréal, 1971.
 3. François Tournier, « Science et histoire : abus de l'intervention épistémologique » dans *Cahiers du GRIESH*, Québec, Université Laval, 1987, 33 p.
 4. François Tournier, « Le scepticisme bien tempéré de David Hume » dans *Cahiers du GRIESH*, Québec, Université Laval, 1990, 34 p.
 5. François Tournier, « Falsifiabilité et falsification, Popper et l'hypothèse de Quine » dans *Cahiers du GRIESH*, Québec, Université Laval, 1989, 31 p.
 6. Il faut bien distinguer ici deux éléments que M. Tournier rejetait aussi bien l'un que l'autre. À ses yeux, l'intuition ne devait pas être considérée comme une certitude permettant de justifier les prémisses d'un raisonnement, ni le raisonnement lui-même; elle ne devait pas non plus contraindre le philosophe à modifier la définition (ou l'ordre)

de ses concepts uniquement pour que ceux-ci puissent s'arrimer à la signification (le plus souvent vague et ambiguë) du sens commun.

7. François Tournier, « L'explicitation d'un concept » dans *Philosophiques*, vol. 6, n° 1 (1979), p. 71. Voir note 10.
8. Rudolf Carnap, *Introduction to semantics*, Massachusetts, Harvard University Press, 1948, p. 11.
9. Cf. François Tournier, *Hume et la tradition empiriste : la naissance de l'épistémologie contemporaine*, Ste-Foy, Université Laval, 1988.
10. François Tournier, « Falsifiabilité et falsification, Popper et l'hypothèse de Quine », *op. cit.*, p. 1.
11. *Ibid.*, p. 16.
12. Cf. François Tournier, « La métaépistémologie de Larry Laudan » dans *Cahiers du GRIESH*, Québec, Université Laval, 1991, 57 p.
13. Notons au passage que Kuhn et Lakatos avaient suggéré ces concepts pour les appliquer à la science (L1), mais M. Tournier les utilisait comme des concepts métaépistémologiques (L3) qu'il appliquait aux discours des philosophes des sciences (L2) auxquels il s'intéressait.
14. Cf. François Tournier, « Science et histoire : un abus de l'intervention épistémologique » dans *Laval théologique et philosophique*, vol. 44, n° 1 (1988), 33 p.
15. *Ibid.*, p. 95.
16. *Idem.*
17. Cf. Louis Althusser, *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, Paris, Librairie François Maspéro, 1967.
18. Cf. François Tournier, *Le problème de la détermination sociale de la science* (thèse), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1983.
19. Pour l'ensemble des considérations suivantes, *ibid.*, p. 295-296.
20. *Ibid.*, p. 296.
21. Il s'agit du principe d'explosion : « d'une contradiction, on peut déduire ce qu'on veut ».
22. Essentiellement, le paradoxe EPR est une expérience de pensée visant à montrer que les idées de Niels Bohr conduisaient à admettre des signaux transmis à une vitesse plus grande que celle de la lumière, ce qui entraînait en contradiction avec la théorie de la relativité d'Einstein.